

7 SEPTEMBRE > ROMAN Etats-Unis

La contrevie

New York vu du Sunset Park.

Avec *Sunset Park*, Paul Auster confirme, un an après *Invisible*, qu'il reste au sommet de son art.



Invisible (Actes Sud, 2010) marquait déjà le grand retour aux affaires de Paul Auster. Ses nombreux aficionados français se réjouiront d'apprendre que le maestro frappe encore plus fort avec le très réussi et surprenant *Sunset Park*. L'un des sommets d'une bibliographie qui n'en manque certes pas.

Nous voici d'abord sous le brûlant soleil de Floride. Miles Heller a 28 ans « et, pour autant qu'il le sache, pas la moindre ambition ». Rémunéré par la Dunbar Realty Corporation, qui sous-traite ses services de « préservation de domicile » à des banques soucieuses de revendre au plus vite les logements laissés vacants par des familles ruinées, il est chargé d'enlever les rebus. Ses collègues, « les trois mousquetaires du malheur », l'ont surnommé El Mudo, le Muet.

Miles vit dans le présent, se limite à « ici et maintenant ». Il se débrouille seul depuis qu'il a quitté l'université, qu'il a tourné le dos à sa famille à la suite d'un drame qu'on laisse au lecteur le soin de découvrir. Ce féru de littérature quitterait bien sur-le-champ la Floride s'il n'y avait Pilar Sanchez. Une toute jeune fille cubaine rencontrée dans un parc public, lorsque tous deux y lisaient

Gatsby le magnifique. Elle est encore mineure, étudie en dernière année au lycée avec l'espoir de devenir infirmière diplômée, a quitté ses trois sœurs pour emménager avec lui.

On apprendra que Miles est le fils de l'éditeur et fondateur de Heller Books et d'une actrice connue, des parents divorcés et remariés. Qu'il lui faudra regagner New York pour s'installer à Sunset Park. Un coin de Brooklyn où réside désormais son vieux copain Bing Nathan. Un dissident persuadé que « le concept connu sous le nom d'Amérique a fait long feu, que le principe même de ce pays n'est plus viable ».

Bing, qui refuse de prendre part aux nouvelles technologies, tient une boutique sur la 5^e Avenue à Brooklyn, « l'Hôpital des Objets cassés ». Il y encadre des affiches de cinéma, y répare « stylos à encre, montres à remontoir, postes de radio à lampes, électrophones, jouets à ressort, distributeurs de boules de chewing-gum et téléphones à cadran ». Depuis peu, Bing squatte illégalement avec des amis une vieille maison délabrée près d'un cimetière. On croise là Alice Bergstrom, qui se trouve trop grosse et termine sa thèse, ou

« Superbe réflexion sur notre rapport à la solitude et à la mort, aux autres et au monde, *Sunset Park* vaut à la fois par son ambiance mélancolique et fiévreuse, ses personnages tous extrêmement attachants avec leurs failles et leurs forces. »

Ellen Price, employée d'une agence immobilière qui a l'impression de se diriger « à toute allure » vers « nulle part »...

Paul Auster est parvenu à se renouveler dans un vibrant roman bâti sur la crise et le doute, la réconciliation avec les siens et avec soi-même. Superbe réflexion sur notre rapport à la solitude et à la mort, aux autres et au monde, *Sunset Park* vaut à la fois par son ambiance mélancolique et fiévreuse, ses personnages tous extrêmement attachants avec leurs failles et leurs forces.

Le dernier opus d'Auster frappe

aussi grâce au portrait que l'auteur de *Moon Palace* (Actes Sud 1990, repris en Babel) dessine en creux d'une Amérique souvent réduite à évoluer dans la marge, d'un New York éternel qu'on jurerait encore dans son jus et fonctionnant à deux vitesses. Le tout donnant un cru d'exception à ne surtout pas rater.

ALEXANDRE FILLON

Paul Auster
Sunset Park
ACTES SUD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE FURLAN
TIRAGE : 90 000 EX.
PRIX : 22,80 EUROS ; 320 P.
ISBN : 978-2-7427-9934-3
SORTIE : 7 SEPTEMBRE



9 SEPTEMBRE > ROMAN France

Le trésor de Tumpor

Sous l'apparence d'un récit d'aventures, une fable morale et métaphysique signée Robert Alexis.



Depuis *La robe*, son premier roman paru chez José Corti en 2008, on a salué la singularité de Robert Alexis. Se tenant en marge de Paris et du milieu littéraire, de toutes les modes et de tous les courants, ce styliste sème sur sa route et à son rythme des livres précieux et divers. Mais avec comme dénominateur commun une volonté d'explorer les tréfonds de l'âme humaine, surtout dans ce qu'elle a de pire. Ici, comme le nom de Mammon – l'un des trois anges de l'Enfer spécialisé dans la cupidité – nous l'indique, Alexis a bâti une fable métaphysique qui se dissimule derrière un roman d'aventures à double détente.

En préambule, Nadine, une journaliste d'investigation aussi brillante que dénuée de scrupules, se voit accusée d'être à l'origine du suicide d'un homme politique plus ou moins compromis dans des trafics. Toute ressemblance avec l'affaire Bérégovoy est évidemment voulue. Après quoi, licenciée de son magazine, Nadine est invitée en Suisse par l'énigmatique milliardaire Bertrand Moreau, qui lui promet bien d'autres scoops. Mais, avant de toucher sa récompense, elle va devoir écouter le récit de la vie du vieil homme et sur quelles bases il a bâti son immense fortune. En l'occurrence, alors qu'il était officier dans l'armée française en Indochine, en 1951, il a assassiné un vieux brahmane détenteur d'un fabuleux secret : l'emplacement, près du temple de Tumpor, d'un trésor de rubis. Au fil du récit, qui tient à la fois d'*Indiana Jones* et de *La voie royale*, Nadine va

éprouver pour Moreau une réelle fascination : tous deux sont des prédateurs, des assassins prêts à tout pour parvenir à leurs fins. L'argent, et le pouvoir qu'il confère.

Voilà pour la morale de l'histoire. Mais le plus beau, le plus fort du livre, là où Alexis marche dans les pas du Conrad d'*Au cœur des ténèbres* et du jeune Malraux, se situe dans le récit cambodgien de Moreau. Avec sa barbarie, ses ambiguïtés (n'est-il pas tombé amoureux de son collègue, le beau et fragile Simon ?), ses descriptions d'une nature sublime et inviolée, et de populations indigènes encore préservées – très provisoirement – de l'avancée pervertissante de l'Occident. Un moment, à Tumpor, Moreau, devenu le disciple de Wet Samorai, un moine bouddhiste, manque renoncer à tout, et demeurer là. Et puis son gourou lui révèle que les rubis, pour échapper à la convoitise du Viêt-minh, ont été cachés aux pieds d'hévéas. Une plantation de 10 000 hectares, pactole qu'il lui offre en prime.

De retour en France après Diên Biên Phu, Moreau deviendra riche, mais jamais vraiment heureux. Solitaire, et souffrant toujours du remords de sa faute originelle : l'assassinat du vieux brahmane cambodgien. Au point, pour boucler son triste destin, de révéler à Nadine des secrets qui risquent de l'emporter lui-même dans la tempête. Mammon est un maître redoutable, on ne le sert jamais impunément. Mauriac, dans un essai fameux, ne disait pas autre chose. Robert Alexis, on le voit, s'est choisi d'excellents maîtres. A qui il fait honneur. **JEAN-CLAUDE PERRIER**

Robert Alexis

Mammon

JOSÉ CORTI

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 278 P.

ISBN : 978-2-7143-1064-4

SORTIE : 9 SEPTEMBRE



9 782714 310644

8 SEPTEMBRE > ROMAN France

Des mots et des sens

Eric Laurent signe un roman d'apprentissage sensible et drôle, *Les découvertes*.



La couverture de Minuit indique qu'il s'agit d'un roman. Le narrateur des *Découvertes*, le nouveau livre d'Eric Laurent, ressemble pourtant à s'y méprendre à son auteur.

Celui-ci nous ramène à Clermont-Ferrand où il a vu le jour en 1966, une « ville de grande amplitude thermique qu'il n'est pas rare de voir battre des records de température, qui en font, selon les saisons, le lieu le plus chaud ou le plus froid de France ». En un temps où il était élève d'une « séculaire institution catholique », lorsqu'il peinait à apprendre à lire, avant de vite se rattraper. Ses yeux en amande lui valaient alors d'être traité de « Chi-

nois ». A l'époque, il lui arriva de couper net d'un coup de ciseaux la natte d'une camarade qui lui avait lancé à la figure une édition illustrée d'une fable de La Fontaine.

Pris soudain d'une fringale de lectures « incessantes et disparates », il lui vint par là même le goût des mots inconnus. Si bien qu'il demandait à tout-va : « Comment appelle-t-on cela ? », le monde ne prenant à ses yeux sa pleine dimension « que par le verbe ». Une reproduction des *Sabines* de Jacques-Louis David, occupant une bonne place dans le hors-texte d'un *Nouveau Larousse classique*, lui donna la conscience du corps des femmes et de la fascination qu'il provoque.

Vint ensuite l'affiche du film *Emmanuelle*, avec le célèbre fauteuil en rotin « à dossier arrondi et cannage ajouré ». Un poster détaché du numéro

de mars 1977 de la revue *Penthouse* et accroché dans l'atelier de ferronnerie d'un ami de son père. Les joies du strip-tease forain ou celles fournies par les formes chatoyantes de la mère de Renaud Deligny, qui lui échauffait les sens. Sans parler de la venue conjointe du plaisir sexuel et de sa vocation littéraire...

Autoportrait drôle et senti de l'écrivain dans son adolescence, *Les découvertes* vaut par la langue précise et ciselée d'Eric Laurent. Une prose que l'on prend chaque fois pareil plaisir à retrouver depuis *Coup de foudre* (Minuit, 1995).

AL. F.

Eric Laurent

Les découvertes

ÉDITIONS DE MINUIT

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-7073-2195-4

SORTIE : 8 SEPTEMBRE



9 782707 321954

1^{ER} SEPTEMBRE >

PREMIER ROMAN France

Les aventurières



La narratrice du premier roman de la journaliste Sylvie Tanette a quitté le Marseille de son enfance, celui des quartiers nord, pour s'installer au bord de la Manche.

Lorsque l'institutrice de Téo, son fils de 8 ans, lui demande

de remplir un arbre généalogique, la voici qui replonge vers ses origines. Lesquelles passent d'abord par Tomavalo, « un peu après Bari, dans les Pouilles ». Un village à l'extrême nord de l'Italie qui domine la mer, où on cultive des oliviers, où on élève des brebis et où on lutte contre les ronces.

C'est là que ses arrière-grands-parents se sont rencontrés au début du siècle dernier. Son arrière-grand-mère, Amalia Albanesi, était la benjamine d'une famille de propriétaires terriens, seule fille après cinq garçons. Son arrière-grand-père, lui, se nommait Stepan Iscenderini. Beau blond aux yeux d'un vert délavé, il venait de Turquie et avait, dit-on, traversé la mer Noire à la nage !

Le couple allait commencer par avoir deux garçons. Avant de les laisser en plan pour filer en direction de l'Égypte à l'instigation de madame. C'est à Alexandrie, en 1917, qu'allait naître leur fille Luna. Avant que la pugnace Amalia ne reparte vers Bari avec son bébé et s'y prétende veuve... Classique et enlevé, le coup d'essai de Sylvie Tanette tente de dénouer les fils d'une lignée de femmes prêtes à toutes les aventures.

AL. F.

Sylvie Tanette

Amalia Albanesi

MERCURE DE FRANCE

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 136 P.

ISBN : 978-2-7152-3222-8

SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE



9 782715 232228

14 SEPTEMBRE > ROMAN France

D'entre les morts

Fabio Viscogliosi revient sur le décès de ses parents dans l'incendie du tunnel du Mont-Blanc en 1999 et le deuil difficile qu'il a dû faire seul quand le drame était devenu, lui, une affaire nationale.



Par un de ces hasards que nous offrent parfois les embouteillages éditoriaux de rentrée, deux des livres les plus secrets (on n'ose écrire, *hantés*) du moment, *Dix* d'Eric Sommier (voir LH 869) et *Mont Blanc* de Fabio Viscogliosi, « s'organisent » autour de la même scène initiale de désastre, l'incendie du tunnel routier du Mont-Blanc qui, le 24 mars 1999, coûta la vie à trente-neuf personnes. Parmi celles-ci, les parents de Fabio Viscogliosi. Pourtant, ce qui est à l'un (Sommier) un opéra, sera à l'autre – et ce n'est pas moins fort littérairement – le point de départ d'une divagation douloureuse et tendre dans les corridors de sa mémoire, une balade *new wave*. Bien entendu, cette perte est à Viscogliosi un horizon indépassable. Elle innerve toute son œuvre, ses

chansons, ses dessins, son premier (et très beau) livre, *Je suis pour tout ce qui aide à traverser la nuit*, paru l'an dernier ; il l'aborde pour la première fois avec cette frontalité. Dans ce *Mont Blanc*, endeuillé, tendu, épuisé presque, l'accident, ses conséquences (enquêtes, procès, commémorations...), mais aussi ce père, cette mère, cette maison qu'il faudra vider, et ce qui reste de jeunesse à l'auteur qui s'en trouve brutalement privé sont comme réorchestrés par autant de petites épiphanies de mémoire. Un album de Kraftwerk, un film de Wenders, une promenade avec Borges, quelques lignes de Daumal ou Fitzgerald, la silhouette de Cary Grant surgissent comme autant de signes, d'époques et d'appartenances. Viscogliosi orchestre ce requiem l'air de rien, de ne vouloir embêter personne et surtout pas son lecteur. Tant de délicatesse, de pudeur, porte un nom : l'élégance.

OLIVIER MONY

Fabio Viscogliosi

Mont Blanc

STOCK

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-234-07104-9

SORTIE : 14 SEPTEMBRE



14 SEPTEMBRE > BIOGRAPHIE France

Un aventurier mélancolique

Olivier Weber explore l'âme tourmentée de son maître Conrad.



Ecrivain-voyageur et aventurier lui-même, Olivier Weber, prix Albert-Londres, s'intéresse cette fois à Joseph Conrad, avec qui il « règle [sa] dette », dans un petit livre subtil qu'il appelle « une promenade littéraire pour rendre hommage » à son héros.

Weber n'a point souhaité ajouter une biographie de Conrad – il en existe en particulier une, exhaustive, de Zdzislaw Nadjar –, bien que *Le voyageur de l'inquiétude* rende compte de toutes les grandes étapes de la vie de Jozef Teodor Konrad Korzeniowski. De 1857, sa naissance en Ukraine, dans une famille polonaise exilée pour cause de nationalisme anti-russe, jusqu'à sa mort, en 1924, en Angleterre, le pays qu'il s'était choisi. Parce qu'il voulait être marin – il le fut durant vingt ans, de 1874 à 1894 –, et que les Anglais ont la mer dans le sang, la navigation dans leurs gènes. Mais aussi, pour une raison plus étonnante, plus profonde, presque romanesque. Lorsqu'il jette sac à terre définitivement, en 1894, Conrad a déjà commencé à écrire, avec des difficultés infinies, ce qui sera son premier roman, *La folie Almayer*. C'est ce « *manuscrit errant* » dont il parle à de nombreuses reprises, trimballé avec lui durant cinq ans et qu'il parviendra à faire publier en 1895. Mais, dans quelle langue écrite ce

polyglotte déraciné, qui avait choisi de s'appeler Joseph Conrad, devait-il s'exprimer ?

C'aurait pu être le français, qu'il parlait parfaitement, puisque, débarqué d'abord à Marseille, il séjourna dans notre pays plusieurs années. C'aurait pu être le polonais, mais ses liens avec son pays d'origine lui étaient trop douloureux. Ce sera donc l'anglais, qu'il apprend seul – assez mal, semble-t-il –, et qu'il écrira à sa façon, se forgeant en fait une langue à lui à partir de la matrice anglaise. Comme Nabokov, et quelques autres. Et non sans souffrances et tourments. Bien plus qu'un bilingue, Olivier Weber montre que Conrad était un atrabilaire, un mélancolique parfois suicidaire, accablé par la condition humaine. Et que ses livres sont plus des récits métaphysiques que des romans d'aventures. Il faut relire Conrad sous cet angle, plus sombre.

La France, quant à elle, n'a pas su retenir cet écrivain de génie, qu'elle découvre cependant et célèbre assez tôt : grâce à Larbaud et à Gide surtout, traducteur en personne de *Typhon* (paru en 1918), Conrad fut adoubé par la prestigieuse NRF et publié chez Gallimard. Il est même aujourd'hui dans la « Pléiade ». Ses mânes doivent être, enfin, apaisés.

J.-C. P.

Olivier Weber

Conrad, le voyageur de l'inquiétude

ARTHAUD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-7003-0072-7

SORTIE : 14 SEPTEMBRE



8 SEPTEMBRE > ROMAN France

Un crime d'Etat



Le 21 mars 1804, dans les fossés du château de Vincennes, Louis Antoine Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, était fusillé. Presque en catimini, au terme d'un procès bâclé devant un tribunal militaire. Il avait

32 ans. Son seul crime ? La très hypothétique possibilité qu'il soit un jour, de par sa naissance, le prétendant à une monarchie restaurée en France. Personne n'y croyait sérieusement, même pas ses ennemis. Mais cette exécution scandalisa toute l'Europe et souilla la mémoire de Napoléon Bonaparte. A l'époque premier consul « à vie », il aurait été fou de rage à l'annonce de ce crime expédié par son ministre Savary, mais, comme tout chef qui se respecte, aurait couvert ses subordonnés, assumé. Quitte, ainsi qu'en témoignent ses souvenirs, à éprouver toute sa vie des remords pour la victime, et pour la faute politique qu'on lui avait fait commettre.

Mais qui ? C'est ici que s'arrêtent les faits, que commencent les hypothèses et qu'intervient le travail du romancier « dans l'histoire ». Si on en croit **Pierre Lepère**, c'est Talleyrand qui a convaincu Bonaparte. Dans quel but ?

Favoriser la marche vers le trône de son maître. Et, en effet, le 18 mai 1804, Bonaparte était couronné empereur sous le nom de Napoléon, premier monarque de ce qu'il espérait être une nouvelle dynastie.

Pierre Lepère, avec ce cocktail d'érudition, de sens de la mise en scène et d'humour, explore toutes les pistes. Par exemple que Bonaparte n'était pas en proie à une paranoïa sécuritaire, ainsi que certains l'ont prétendu. Plusieurs attentats avaient eu lieu contre sa vie et de nombreux complots s'ourdissaient dans l'ombre, diligents par les royalistes émigrés à l'étranger, avec l'aide complaisante de l'Europe entière, ennemie de la France et de sa Révolution « régicide » ?

Rien de cela, bien sûr, n'excuse le sort du duc d'Enghien. Les fossés de Vincennes au petit matin, le condamné courageux qui se coupe une mèche de ses cheveux blonds afin qu'elle soit remise à sa femme Charlotte de Rohan, épousée en secret contre la volonté de son grand-père le prince de Condé... D'un crime d'Etat, Pierre Lepère

dresse un tableau à la Greuze, un drame furieusement romantique. Mais, curieusement, cette ténébreuse affaire n'a guère passionné les écrivains du XIX^e siècle.

J.-C. P.

Pierre Lepère

Un prince doit venir

LA DIFFÉRENCE

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 286 P.

ISBN : 978-2-7291-1947-8

SORTIE : 8 SEPTEMBRE



1^{ER} SEPTEMBRE > ROMANS Allemagne

Mauvais sujet, bon sujet

Avec deux livres, un recueil de nouvelles et une tentative d'autoportrait, **Maxim Biller** bouscule le paysage littéraire allemand.



« Mon problème, c'est que j'ai décidé de devenir écrivain dans un pays où les numéros un ne sont pas Babel ou Camus, mais l'auteur des Considérations d'un apolitique [Thomas Mann, NDLR] qui, jusqu'à sa mort, soupçonna les Temps Modernes d'être une invention juive. » Au fond, Maxim Biller a non pas un, mais trois problèmes : il est juif, il est allemand, il est écrivain. Découvert en France en 1992 avec la publication de *Ah ! Si j'étais riche et mort*, son livre le plus connu, il demeure avec *24 heures dans la vie de Mordechai Wind* (Denoël, 2001). Il intègre aujourd'hui le catalogue des éditions de L'Olivier avec un recueil de nouvelles, *L'amour aujourd'hui*, et un autoportrait grimaçant, *Le Juif de service*, où l'un répond à l'autre, en fournit comme le mode d'emploi et le commentaire. Derrière un goût pour la provocation et les tête-à-queue idéologiques, Biller s'y affirme comme un moraliste, adepte d'une noirceur allègre, qui sait que quitte à avoir de l'es-

prit, autant qu'il soit mauvais... La judaïté et les femmes constituent son fond de sauce, dans un registre où, comme chez son maître, Mordecai Richler, l'humour, paravent des émotions, ne protège de rien, sinon d'un obscène narcissisme. Dans *L'amour aujourd'hui*, recueil de 27 courts récits comme autant de désastres intimes, entre l'Allemagne, l'Europe de l'Est et Israël, des hommes fatigués s'essayent à aimer des femmes dont l'absence d'illusions fait l'essentiel de leurs charmes. C'est cru, drôle, triste et beau. Né à Prague en 1960, de parents juifs russes, émigré en Allemagne à l'âge de 10 ans, d'abord à Munich et aujourd'hui à Berlin, Maxim Biller est le mauvais sujet de la littérature allemande en même temps que sa mauvaise conscience. Et ses livres prouvent que s'il y a bien un pays pour les Juifs, c'est parfois la littérature tout autant qu'Israël. O. M.

Maxim Biller

L'amour aujourd'hui
L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR OLIVIER MANNONI
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 192 P.
ISBN : 978-2-87929-759-0
SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE



Le Juif de service

L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR OLIVIER MANNONI
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 168 P.
ISBN : 978-2-87929-758-3
SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE



28 AOÛT > ROMAN Pologne

L'enfant de la Lagune

Un demi-siècle après des vacances sur la mer Baltique, un vieil homme tente d'éclairer un pan refoulé de son passé.



Un homme raconte à son fils une histoire à lire après sa mort. Rédigeant son texte « à partir de notes éparses, de cahiers arrachés, de griffonnages sur des bouts de serviette », il explique comment, après avoir retrouvé deux lettres cinquante ans plus tôt, il est parti sur les traces d'un événement refoulé de son passé. L'homme a près de 70 ans quand il revient dans la baie de Gdansk, sur la Lagune où il a passé des vacances avec ses parents et aimé aux débuts des années 1950 Mirka, surnommée Myrtille. C'est elle – ce premier amour – qui, quelques mois plus tard, écrira ces lettres dans lesquelles elle lui annonce qu'elle est enceinte. Une nouvelle que le garçon, 17 ans à l'époque, va enfouir sans réponse au fond de sa conscience. Bien vite, on comprend que la quête du vieil homme sera déçue. Très tôt, on apprend, avec le narrateur, que les principaux protagonistes de l'histoire sont morts. Et que si vérité il doit y avoir, elle ne sera que reconstituée. En fait, ce n'est pas très

important puisque l'enquêteur lui-même ne semble pas vouloir vraiment trouver : sa curiosité lâche prise rapidement, son esprit d'escalier fait les liens trop tard... Devant les obstacles – un curé hostile, une employée des registres zélée, un cimetière sans indice, un témoin qui disparaît –, il renonce. Pendant les deux semaines d'octobre qu'il passe sur la Lagune, il cherche moins à connaître le fin mot de l'histoire qu'à essayer d'accrocher les pans de sa vie les uns aux autres, de leur trouver une cohérence qui donne du sens à ses choix. Mais ce qui prend forme au bout du compte, c'est une lâcheté molle, une accumulation de petites trahisons sans éclat, de compromissions ordinaires... Ce premier livre traduit en français du Polonais **Kazimierz Orlos** joue une partition modestement triste, sonate sans envolée qui accompagne l'arrière-saison dans les bords de mer du Nord, le bleu gris des plages de la Baltique. Et escorte l'homme marchant vers l'hiver, éternel estivant. VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Kazimierz Orlos

L'estivant
NOIR SUR BLANC

TRADUIT DU POLONAIS
PAR ERIK VEAUX
TIRAGE : 2 500 EX.
PRIX : 14 EUROS ; 128 P.
ISBN : 978-2-88250-253-7
SORTIE : 28 AOÛT



7 SEPTEMBRE >

ROMAN Espagne (Catalogne)

Le petit vélo de Sergi



Ça patine, ça mouline dans le vide, ça fait du surplace : c'est *La bicyclette statique*, le petit vélo de **Sergi Pamies**, le Catalan dont Jacqueline Chambon nous donne fidèlement des nouvelles. Vingt histoires dans cette

livraison, peut-être plus sombres que d'habitude et qui laissent dans la bouche un goût âpre comme certaines poires. L'écrivain vieillit. Même si le talent de ce nouvelliste aguerri consiste à ne jamais se départir de son ton « soit dit en passant ».

Plus désenchantés donc et plus personnels aussi, certains récits sonnent en tout cas comme très vécus dans ce recueil. Dans « La carte de la curiosité », c'est l'enfance dans une banlieue française avec un père clandestin qui rêve de retourner au pays. Le vrai, exilé politique, est rentré à Barcelone quand l'écrivain avait 10 ans. Citons encore la variation de Pamies sur le thème « comment j'ai vidé la maison de mes parents », dans « Les chansons favorites de Lénine » : les choses que l'on jette, celles que l'on garde. La grâce ou la benne pour les souvenirs de ses parents. Avec « Cent pour cent soit naturelle », le père encore, dont le fils envie la maîtrise du

DR/JACQUELINE CHAMBON



Sergi Pamies

nœud de cravate, à présent qu'il n'est plus là pour les lui nouer. Même les histoires qui contiennent le plus de fantaisie, comme « Aller au lit de bonne heure » – où le narrateur, un père qui n'a la garde de ses enfants que deux jours par semaine, les autorise à écrire et peindre sur les murs de l'appartement – mesurent au bout du compte le temps qui fuit. Enfin, parmi nos préférées, l'une des plus drôles, on distinguera « Origami » : un homme, dont on ne peut douter qu'il s'agit de Pamies, va passer la nuit de ses 50 ans, seul, à l'hôtel, à proximité de son domicile, pour tenter de lire enfin, en entier, *Le Petit Prince*, qui lui est jusqu'alors toujours tombé des mains. On ne vous dira pas s'il y parvient.

Sergi Pamies

La bicyclette statique

JACQUELINE CHAMBON

TRADUIT DU CATALAN
PAR EDMOND RAILLARD
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 14,50 EUROS ; 112 P.
ISBN : 978-2-330-00034-9
SORTIE : 7 SEPTEMBRE



1^{ER} SEPTEMBRE > PREMIER ROMAN Etats-Unis

L'ombre d'un doute

Mélangeant les genres et les histoires, **Mr. Peanut**, le premier roman d'Adam Ross, est l'une des découvertes de la rentrée étrangère.



Les futurs lecteurs du premier roman d'Adam Ross, à paraître en grand format chez 10/18, s'apprêtent à réaliser la meilleure affaire de la rentrée. *Mr. Peanut*, le vertigineux coup d'essai de l'Américain, offre en effet la particularité de faire tenir trois romans en un seul, de mélanger les genres avec une habileté confondante. Ce qui explique peut-être à quel point il est difficile et périlleux de résumer la chose, laquelle tient à la fois du puzzle et du labyrinthe.

Au départ, *Mr. Peanut* pourrait passer pour un thriller bien huilé. David Pepin et sa femme Alice sont mariés depuis treize ans, ils n'ont pas eu d'enfants. Tous deux ont 35 ans, habitent New York, à un bloc de Lexington Avenue. Lui est président et designer en chef d'une petite boîte de jeux vidéo extrêmement prospère, elle « fait la classe à des enfants émotionnellement perturbés, et occasionnellement dangereux ».

Il convient d'ajouter que David écrit un livre en cachette, rêve que sa femme meurt et aussi parfois qu'il la tue. Qu'il a engagé un certain Mr. Möbius, dont on apprendra le faible pour les « interventions divines providentielles ». Alice,



elle, est peu à peu devenue énorme. La pauvre s'est mise à peser plus de cent trente kilos. Elle cherche sans cesse un nouveau régime tout en étant tiraillée par l'envie d'un chimichanga double fromage ou d'un donut, en souffrant de nombreuses allergies.

Voilà qu'un jour Alice trouve brutalement la

mort à cause d'une poignée de cacahuètes. Ce qui implique l'arrivée dans le récit du doute quant à la culpabilité de David, mais aussi celles de deux limiers chargés de l'enquête : l'inspecteur Sheppard et l'inspecteur Hastroll. On apprendra que le premier a été un fameux médecin avant de devenir policier, qu'il a lui aussi jadis été accusé du meurtre de sa femme Marilyn, et même qu'il a également inspiré le personnage de la série *Le fugitif*. Quant au second, il semble de toute évidence à bout et désespéré à cause de la dépression de son épouse, Hannah, qui refuse de quitter son lit depuis des mois... Adam Ross a du souffle, de l'audace, un sens évident de la construction et de la narration. Le New-Yorkais, qui a étudié la *creative writing*, prend le parti de tenir son monde en haleine, tout en montrant qu'il cherche peut-être avant tout à disséquer nos faiblesses et nos faillites. Placé sous le patronage revendiqué de sir Alfred Hitchcock, maître absolu du suspense, le très cinématographique *Mr. Peanut* se lit donc aussi comme une extravagante réflexion sur le couple, sur le désir et le mariage. Sur ce qui entraîne bien trop souvent le naufrage de l'ensemble. AL. F.

Adam Ross

Mr. Peanut

10-18

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR JEAN-BAPTISTE DUPIN
TIRAGE : NC
PRIX : 19,90 EUROS ; 510 P.
ISBN : 978-2-264-05214-8
SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE



8 SEPTEMBRE > LITTÉRATURE Etats-Unis

Sylvia Plath ou la mort chuchotée

Sortie en « Quarto » des poèmes – dont la traduction inédite du recueil *Le colosse* – et de l'unique roman de la grande poète américaine Sylvia Plath, qui se suicida en 1963.



Peut-on naître poète ? En tout cas, Sylvia Plath développa très tôt une sensibilité pour la poésie, à savoir une propension à vouloir traduire ses sensations et ses sentiments par des mots. Son premier poème fut publié dans le *Boston Traveler* en août 1941, elle avait 8 ans et demi. Née en 1932 à Boston dans le Massachusetts, Sylvia Plath quitte la Nouvelle-Angleterre pour la vieille Angleterre. La jeune boursière américaine va étudier à Cambridge. Elle y rencontrera cet autre futur grand nom de la poésie anglaise contemporaine, Ted Hughes, qu'elle épousera et avec qui elle vivra jusqu'à son suicide en 1963. Bien qu'installée en Grande-Bretagne depuis les années d'université, elle se sentira toujours américaine

(elle trouve les poètes britanniques souvent trop sophistiqués, c'est-à-dire appliqués) pour ce qui est du rapport spontané aux choses, une capacité à capter avec grâce et lucidité le monde qui l'entoure. On pense bien sûr à la sublime nudité des vers d'Emily Dickinson. Mais celui qui, aux yeux de l'auteure d'*Ariel*, a vraiment ouvert une voie nouvelle est Robert Lowell avec ses *Life Studies*. Dans un entretien de 1962, elle explique son cheminement poétique : « Je pense que mes poèmes sont immédiatement tirés de mes propres expériences sensorielles et émotionnelles, mais je dois dire que je ne peux pas approuver ces cris du cœur qui ne sont animés par rien d'autre qu'une aiguille ou un couteau, ou quoi que ce soit. [...] L'expérience personnelle est très importante, mais assurément il ne faut pas en faire une sorte de boîte close, un exercice au miroir, une expérience narcissique. » Mais chez Plath, l'écriture a beau posséder la simplicité de l'évidence (« Les tulipes sont trop à vif, c'est l'hiver ici »), elle sait chercher d'audacieuses images gothiques, s'inspirant de drames intimes (la sournoise santé qui ne saurait masquer longtemps les

meurtrissures du corps et de l'âme) et aussi de l'histoire. D'ascendance allemande et autrichienne, Sylvia Plath, qui n'est pas juive, est toutefois marquée par le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale, et particulièrement la Shoah, comme le prouvent plusieurs textes, et formidablement *Dame Lazare* : « De la cendre je surgis/Avec mes cheveux rouges/Et je dévore les hommes. » Grâce à ce nouveau volume qui contient entre autres la traduction inédite du recueil *Le colosse* et la traduction révisée de son unique roman, *La cloche de verre*, la collection « Quarto » donne de nouveau accès à l'œuvre à la fois aérienne et profonde de la poète américaine, dont la voix n'a cessé de se mêler au murmure de la mort.

SEAN J. ROSE

Sylvia Plath

Euvres

GALLIMARD

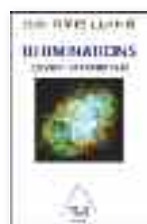
« QUARTO »

PRÉSENTATIONS
PAR PATRICIA GODI
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
FRANÇOISE MORVAN, PATRICK
REUMAUX, VALÉRIE ROUZEAU,
AUDREY VAN DE SANDT ET ALII
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 29 EUROS ; 1 288 P.
ISBN : 978-2-07-013219-5
SORTIE : 8 SEPTEMBRE



15 SEPTEMBRE > SCIENCES France

Fenêtre sur l'Univers



Trous noirs, crêpes stellaires, nébuleuses planétaires, naines blanches, supernovae, étoiles à neutrons, Univers chiffonné. Pas de doute, l'astronomie peut faire rêver. Cela tombe bien, **Jean-Pierre Luminet** aime la poésie, qu'il

pratique à ses heures. Le silence des espaces infinis l'inspire. C'est pour cela que cet astrophysicien né en 1951, spécialiste mondial des trous noirs, a intitulé son dernier livre *Illuminations*. C'est son « rainbow for Rimbaud » à lui, sa manière de transmettre depuis plus de vingt ans sa passion de la science. Une activité qu'il considère comme essentielle, ne serait-ce que pour briser l'absurde frontière que l'on instaure trop souvent en France entre les littéraires et les scientifiques. « *J'ai toujours été fasciné par le fonctionnement de l'imagination créatrice, qu'elle soit scientifique, littéraire, artistique ou philosophique.* »

Et de l'imagination, il en faut pour cheminer dans cette branche de l'astronomie qui a la folle ambition de décrire la structure et l'organisation de l'Univers dans son ensemble et que l'on appelle la cosmologie. Comme vulgarisateur, ce directeur de recherches au CNRS s'est imposé avec ses ouvrages sur la relativité générale, la nature et la forme de l'espace, et bien sûr les trous noirs. « *En termes simples (c'est-à-dire non relativistes), un trou noir est un astre condensé dont l'attraction gravitationnelle est si intense qu'elle empêche toute matière et tout rayonnement de s'échapper.* »

On retrouvera bien d'autres explications de l'Univers dans ce recueil d'articles, de conférences ou d'entretiens qui finissent par mettre en place une géométrie du cosmos qui vaut les dessins les plus fascinants. D'autant que ce physicien ne dédaigne pas l'histoire de sa discipline. Il rend ainsi un hommage appuyé à ses prédécesseurs, les Copernic, Kepler, Galilée ou Newton auxquels il avait consacré sa suite romanesque, *Les bâtisseurs du ciel* (Lattès, 2010). Instruire des choses les plus complexes tout en divertissant. Le pari est gagné. Les pieds sur terre et la tête dans les étoiles, sans que les préoccupations pour la première n'effacent la passion pour les secondes.

LAURENT LEMIRE

Jean-Pierre Luminet

**Illuminations.
Cosmos
et esthétique**

ODILE JACOB

TIRAGE : NC
PRIX : 23,90 EUROS ; 496 P.
ISBN : 978-2-7381-2562-0
SORTIE : 15 SEPTEMBRE



9 782738 125620

8 SEPTEMBRE > ESSAIS France

Familles, je vous ai !



Emmanuel Todd

Emmanuel Todd propose une magistrale étude sur l'évolution des systèmes familiaux.



Cela fait plus de quarante ans qu'il travaille sur les structures familiales et vingt ans qu'il enquête sur les différents types observables avant le déracinement urbain et industriel. Le démographe Emmanuel Todd, aussi connu pour la finesse de ses analyses que pour son franc-parler, publie le premier tome d'une magistrale étude sur les systèmes familiaux où il traite de l'Eurasie, le second devant être consacré aux sociétés qui occupaient l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie. Dans cette vaste étude historique et géographique de la diversité des systèmes familiaux à l'échelle mondiale, l'auteur de *L'illusion économique* et de *Après l'empire* (Gallimard, 1998 et 2002) explique les trajectoires de la modernisation au travers des structures familiales traditionnelles. Il met ainsi en évidence une forme originelle qui se retrouve dans la famille nucléaire anglaise libérale, la famille nucléaire égalitaire du Bassin parisien ou la famille de souche allemande et japonaise.

« *On peut identifier et définir une forme familiale originelle, commune à toute l'humanité, et reconstituer dans ses traits généraux le processus de différenciation qui a mené aux émergences, successives ou simultanées, des divers types anthropologiques observables à la veille du déracinement urbain et industriel.* » Cette analyse, qui fait appel à une documentation impressionnante, montre comment des valeurs héritées du passé se réincarnent dans la structure familiale en dé-

pit de l'urbanisation et de l'industrialisation et comment l'Europe, contrairement aux idées reçues, demeure une sorte de « conservatoire de formes archaïques [...] assez proches de la forme originelle ».

« *C'est parce que nous avons échappé à des évolutions familiales paralysantes pour le développement technologique et économique que nous avons été, durant une brève période, en tête de la course au développement, bien que nous n'ayons, nous autres Occidentaux, inventé ni l'agriculture, ni la ville, ni le commerce, ni l'élevage, ni l'écriture, ni l'arithmétique.* »

A l'idée de structure chère aux anthropologues comme Lévi-Strauss, Emmanuel Todd préfère l'évolution et la caractéristique extrêmement plastique du système familial humain. Avec ce modèle qui réunit tous les peuples du monde dans une histoire unique, on sent bien que cet intellectuel veut en finir avec une sorte d'illusion individualiste qui caractériserait l'organisation anthropologique moderne. Pour lui, la famille nucléaire est commune à toute l'humanité. C'est même elle qui a permis l'émergence du capitalisme. A 60 ans seulement, le fils de l'écrivain et journaliste

Olivier Todd signe un livre bilan dans lequel il a mis le poids d'une vie de recherche et de réflexion. Un ouvrage savant, certes, mais appelé à faire date. Et à susciter de passionnantes discussions.

L. L.

Emmanuel Todd

**L'origine des
systèmes familiaux**
GALLIMARD

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 29 EUROS ; 752 P.
ISBN : 978-2-07-075842-5
SORTIE : 8 SEPTEMBRE



9 782070 758425

7 SEPTEMBRE > ESSAI France

Les temps modernes

Michel Crépu nous invite à une relecture sans préjugés de Chateaubriand.



A la suite de quelques *happy few* – dont Philippe Sollers, nous y reviendrons –, Michel Crépu s'est attelé à une tâche herculéenne et bien éloignée, en apparence, des préoccupations d'aujourd'hui : faire redécouvrir, lire ou relire Chateaubriand.

François René, vicomte de, né à Saint-Malo en 1768, mort à Paris en 1848. Figé pour l'éternité, grâce à MM. Lagarde et Michard, dans sa posture de « romantique », enterré, au son des supposées « grandes orgues » de ses *Mémoires d'outre-tombe*, sur son rocher du Grand Bé, et momifié dans les pages de son *Génie du christianisme*. La modestie n'était pas, loin s'en faut, l'une des vertus cardinales de notre homme. Mais il en possédait tant d'autres. C'est peu de dire que Crépu dépoussière, il passe son héros au Kächer de la modernité. Sous sa plume, aussi alerte qu'érudite, René, sujet d'un petit roman « édifiant et chrétien » paru en 1805, devient « le James Dean du XIX^e siècle commençant », tandis que Bonaparte, le contemporain capital, celui par rapport à qui tous les autres durent se situer – Chateaubriand y compris et surtout –, était une espèce de « punk », rêvant de semer, lui aussi et avant l'heure, l'anarchy in the UK !



Michel Crépu

ROBERTO FRANKENBERG / GRASSET

L'écrivain, lui, dont les trois préoccupations majeures étaient la littérature, la politique et la religion (à quoi il convient d'ajouter les femmes), fut considéré comme un « anarchiste » par les ultras puis les maurrassiens, détesté par les « progressistes », comme Michelet, et toujours mal vu par son propre parti. En 1816, dans *La monarchie selon la Charte*, il donne des leçons de droit constitutionnel à Louis XVIII, dont il était le ministre d'Etat, chargé de l'Intérieur, concluant son livre par un provocant : « Vive le roi quand même ! » L'ouvrage est saisi, son auteur renvoyé, exclu de la Chambre des pairs. Déjà, en 1804, à cause de l'assassinat du duc d'Enghien, il avait démissionné de ses fonctions diplomatiques et rompu définitivement avec le futur Napoléon I^{er}. Quoique ambitieux, Cha-

teaubriand avait trop de panache, de sens de l'honneur, pour devenir un Talleyrand. Ce pour quoi il n'a pas mené une très grande carrière politique. Mais la littérature a compensé.

Il y a un peu du de Gaulle chez cet homme qui, selon Crépu, fut le prophète d'un tournant de notre histoire, du début d'une décadence politique et morale que nous subissons chaque jour. Chateaubriand, mais sans les excès ridicules d'un Barbey d'Aurevilly, incarne la fin de l'âge noble, de la chevalerie, face à un monde de nains cynique et matérialiste. Malraux, l'écrivain du XX^e siècle le plus fasciné par Napoléon, note Crépu, fera la même analyse.

En marge de la superficialité de notre époque mais au cœur de ses vraies problématiques, Michel Crépu a composé un livre brillant, « solersien », où Proust, Kafka, Céline et Barthes sont les références majeures, où il est démontré que les modernes ne sont pas ceux que l'on croit, et où l'auteur s'amuse même avec *La Revue des Deux Mondes*, qu'il dirige. La revue publia Chateaubriand, bien sûr, mais comme à contre-cœur. Trop subversif ?

J.-C. P.

Michel Crépu

Le souvenir du monde : essai sur Chateaubriand

GRASSET

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 228 P.

ISBN : 978-2-246-70871-1

Sortie : 7 SEPTEMBRE



9 782246 708711

8 SEPTEMBRE > HISTOIRE France

Enfant de bohème

Jean Lacouture signe une biographie enlevée du personnage de Carmen.



Il a le sens de la formule, Jean Lacouture. Après avoir été élu à l'Académie française, Prosper Mérimée se lance dans la rédaction de la très peu académique *Carmen*. « Il lui fallait entrer dans les désordres », constate Lacouture. C'est bien vu, c'est juste. Des observations comme cela, il y en a plein dans cette biographie alerte d'un personnage imaginaire, une première, à 90 ans, pour l'auteur de travaux de référence sur de Gaulle, Malraux, Mauriac, Mendès-France ou Mitterrand.

Avec son appétence de mélomane – il est président de l'Association des amis de Georges Bizet –, ce passionné d'art lyrique a cherché à comprendre comment une nouvelle passée inaperçue dans *La Revue des Deux Mondes* en 1845 est devenue trente ans plus tard, par son adaptation pour l'opéra, une œuvre saluée planétairement.

Entre ces deux Carmen, il y eut tout de même quelques petites transformations. « *La Carmen du romancier est une Carmen vaincue, emprisonnée dans le carcan social et l'ordre chrétien. La Carmen que fait chanter Bizet s'enorgueillit de ses origines, confondant l'amour et la bohème.* »

Le personnage lunaire est devenu solaire. Provocante, meneuse de foule, meneuse de garçons, meneuse de vie. Le malheur s'est transformé en bonheur inaccompli. Bizet en a fait un drame joyeux, une catastrophe qui prend des airs d'opéra-comique. « *C'est une révolution qui danse.* » Le compositeur meurt à 36 ans, trois mois après la première de son *Carmen*, éreinté par une critique conservatrice, avant d'être salué plus tard par Nietzsche, Brahms, Tchaïkovski et Wagner pour finalement devenir l'opéra le plus joué au monde.

Pour rechercher les origines de Carmen, l'historien a fouillé les vies de Mérimée et de Bizet. Et on peut dire qu'elles étaient opposées. Le premier était conservateur. Il connaissait l'Espagne mais se méfiait de ce pays qui s'émancipait d'une monarchie féroce. Le second n'y avait jamais mis les

pieds. Ce compositeur qui détestait le Second Empire inventa son Espagne de Bougival et donna à cette modeste cigarière une gloire et un éclat inattendus. Il trouva sa Carmen chez María Martínez, une chanteuse et danseuse espagnole qui se produisait dans les cabarets parisiens. La Gitane un peu sorcière était née. « *Mérimée avait dessiné un personnage saisissant, Bizet en a fait un mythe.* » Grâce au génie de Bizet et de ses librettistes Meilhac et Halévy, la femme fatale rivée à la fatalité devient femme libre, chaleureuse, révoltée. Elle finit toujours poignardée, mais pas de la même façon. Et elle incarne toujours cette jeunesse insolente, cet amour rebelle, ce piment fort qui rime avec toréador. Une corrida à elle toute seule. C'est en tout cas ce qui ressort de ce livre qui brûle d'une passion dévorante pour l'Espagne, l'opéra et cette femme dévoilée qui garde pourtant tout son mystère. L. L.

Jean Lacouture

Carmen, la révoltée

SEUIL

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-02-104720-2

Sortie : 8 SEPTEMBRE



9 782021 047202

7 SEPTEMBRE >
ESSAI Grande-Bretagne

Précy de jardinage



A Washington, en 1964, lors d'une manifestation contre la guerre du Viêt Nam, Bob Dylan chante une ballade intitulée *Jorn's Wildflowers* (Les fleurs sauvages de Jom): « *They say Jorn's wild flowers have died/but I saw*

Greystone in a dream last night... » (« On dit que les fleurs sauvages de Jom sont mortes/mais moi j'ai vu Greystone en rêve la nuit dernière »). Jom, c'est **Jom de Précy**, né à Reykjavik en 1837 et mort en Angleterre en 1916; quant à Greystone, il s'agit du jardin-manifeste du gentleman islandais, cette réalisation végétale sise dans l'Oxfordshire, et dont le tracé des allées et les cèdres vénérables sont à ce jour les seuls témoins d'une gloire ancienne. Lorsque l'impressionniste Monet le visita en 1906, il en fut ébloui. En 1956, le domaine fut acheté et reconverti en hôtel de luxe. Greystone, rendu à l'état de jungle depuis la disparition, trente ans auparavant, du fidèle jardinier de Jom de Précy, avait bien mérité son appellation de « jardin perdu », titre du traité de jardinage de De Précy publié à compte d'auteur en 1912... Mais ce n'était qu'un mauvais jeu de mots du sort. Le jardin perdu de De Précy est à l'image de l'édénique jardin que le jeune Jom avait pu admirer dans son enfance. Aussi les principes qui gouvernaient l'utopie jardinière de celui qui se qualifiait lui-même de « jardinier dilettante » n'avaient-ils rien de chaotique. Le jardinier, selon Jom de Précy, se doit de travailler autant avec les mains que le cœur et l'esprit. « *Le jardinage n'est qu'un dialogue ininterrompu avec la terre* », prévient l'auteur: qui entend bien jardiner se doit de comprendre l'harmonie de la nature, d'en révéler la beauté sublime en aidant l'œuvre des saisons. Dans *Le jardin perdu*, on trouve nombre d'intuitions de la pensée écologique actuelle ainsi qu'une esthétique du jardin « ensauvagé » ou du « jardin planétaire » développée par des paysagistes contemporains comme Gilles Clément.

Cependant, même si on n'aime ni bêcher ni biner, on peut entendre avec plaisir cette voix singulière de la littérature victorienne, fort gracieusement rendue par cette première traduction en français, et apprécier ce texte à la fois précurseur et nostalgique, voire « réactionnaire », c'est-à-dire en réaction contre le positivisme et l'utilitarisme de la Révolution industrielle.

SEAN J. ROSE

Jom de Précy

Le jardin perdu

ACTES SUD

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR MARCO MARTELLA

TIRAGE: 2 200 EX.

PRIX: 15 EUROS, 144 P.

ISBN: 978-2-330-00051-6

SORTIE: 7 SEPTEMBRE



9 SEPTEMBRE > BD France

Cinéma paradiso



BLUTCH/DARGAUD

Revisitant, entre essai et rêverie, le cinéma qui a marqué sa jeunesse, **Blutch** livre une puissante méditation sur le pouvoir des images et la fuite du temps.



Plongé dès l'enfance dans l'univers du 7^e art, qui a déterminé sa vocation de dessinateur de bande dessinée, Blutch bâtit son propre casting: Burt Lancaster et Michel Piccoli, Claudia Cardinale et Susan Travers, Alain Cuny et Orson Welles, William Holden, Robert Ryan ou Catherine Deneuve. Côté réalisateurs: Jean-Luc Godard et Luchino Visconti. Il y a de l'exercice d'admiration dans *Pour en finir avec le cinéma*. De l'irritation aussi même si, en dépit des promesses de son titre, il ne s'agit ni d'un pamphlet, ni d'un règlement de comptes à la Régine Pernoud (*Pour en finir avec le Moyen Âge*, Seuil, 1977), mais d'une forme de rêverie.

Argumentant graphiquement plus encore que rhétoriquement, le dessinateur compose un essai singulier dans lequel se mêlent émotions, expériences et prises de position. Il jette sur le papier une manière de film de cinéma « *qui ne raconterait pas une histoire, qui n'aurait ni commencement ni fin: un déroulement d'images se suffisant à elles-mêmes comme ces bouleversantes combinaisons de figures que le hasard assemble quelquefois, sans préavis ni justification, sur notre route* », selon la formule du fulgurant poète André Hardellet, qu'il a placée, telle une déclaration d'intention, en exergue de l'album.

Au côté de jeunes femmes vives et spontanées,

Blutch s'y campe lui-même en cinéphile vieillissant, puisant dans ses souvenirs de salles obscures la matière de saillies parfois un peu pathétiques, et d'ailleurs entretenues sans modération. Le voilà s'abîmant dans la contemplation d'un Godard à la pêche au Graal cinématographique dans une Suisse dévastée; ou, après avoir cité Verlaine (« *Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant d'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime, et qui n'est chaque fois, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre...* »), cherchant à cerner la figure protéiforme de l'acteur à travers la trajectoire de Burt Lancaster.

Procédant par associations d'images et d'idées, il relie l'*Olympia* de Manet à la fameuse scène Bardot-Piccoli dans *Le mépris* (« *Tu les aimes mes genoux, aussi?...* »), glisse de Bardot à Marilyn Monroe, puis Anita Ekberg, Rita Hayworth ou Ava Gardner. Il rejoint King Kong et d'autres singes de cinéma en passant par Tarzan.

Il s'agit pourtant moins de collectionner les vedettes que d'évaluer leur empreinte, de mesurer l'engloutissement des jours et des années dans les allers et retours entre fantasmes et réalités en mouvement. Blutch propose, au-delà du cinéma, une méditation onirique sur le pouvoir des images et la fuite du temps. Et signe, depuis *Vitesse moderne* (Dupuis, 2002), son album le plus puissant.

FABRICE PIAULT

Blutch

Pour en finir avec le cinéma

DARGAUD

TIRAGE: 15 000 EX.

PRIX: 19,95 EUROS, 80 P. COUL.

ISBN: 978-2-205-06702-6

SORTIE: 9 SEPTEMBRE

